

TOUJOURS FRANÇAIS !

*Où, mon pays est encor France !
La fougue, la verde, l'accent,
L'âme, l'esprit, le cœur, le sang,
Tout nous en donne l'assurance...
La France reste toujours France.*

*Aujourd'hui, tout comme naupères,
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,
Le fier profil, le vif portrait
Du Normand, père de nos pères ?
Canadiens et Français sont frères.*

*Il est toujours vert et vivace,
Le rameau du vieil arbre franc ;
De sève chaude écaubérant,
Superbe et fort comme la race,
Il est toujours vert et vivace.*

*Viennu la magnifique aurore
Des fêtes d'hiver, Montréal,
Narguant l'âpre vent boréal,
Pour la danse revêt encore
Son domino multicolore.*

*Pittoresque palais féérique,
Sur tes murs de glace et de feu,
Le drapeau rouge, blanc et bleu
Arbore au soleil d'Amérique
La chaude gaité d'Armorique.*

*Avec la fusée écarlate,
Qui crépite et criblé d'éclairs
Le cristal de tes dômes clairs,
Dans l'air qu'elle chauffe et dilate,
L'allégresse de France éclate.*

*Mais au lointain si notre oreille
Entend le clairon du combat,
C'est alors que le cœur nous bat,
C'est alors que le sang s'éveille
Au son qui frappe notre oreille.*

*Sonnez, chantez, clairons sonores.
Allons, étendards, en avant !
Dans le feu, l'éclair et le vent,
Déployez vos plis tricolores !
Sonnez, chantez, clairons sonores !*

*L'envahissement est immense.
Pour chasser ces grands réîtres roux,
Que ne sommes-nous avec vous,
Jeunes soldats de la défense !
Oh ! notre douleur est immense.*

*France, ô maternelle patrie,
Nos cœurs, qui ne font qu'un pour toi,
Encore tout battant d'émot,
Saignent des coups qui l'ont meurtrie,
France, ô maternelle patrie !*

*Ici comme là-bas on pleure.
Dévorant le sanglant affront,
Baissant les yeux, courbant le front :
Silencieux on attend l'heure.
Ici comme là-bas on pleure.*

*Quand finira l'horrible transe ?
Oh ! quand de Versaille à Strasbourg,
Cloche, canon, clairon, tambour
Proclameront la délivrance
De la grande terre de France !...*

Berthe Beauchemin

UN RÊVE

J'ai entendu bien des récits, relativement à des rêves extraordinaires.

Tous étaient naturellement plus ou moins difficiles à contrôler sous le rapport des faits.

Mais en voici un que je veux noter, à cause de son cachet d'authenticité exceptionnel.

Ce cachet d'authenticité, ne tient pas seulement au caractère particulier du narrateur, dont la bonne foi est du reste au-dessus de tout soupçon ; il résulte surtout des preuves testimoniales nombreuses, de premier ordre, et à la portée de tous, sur lesquelles le fait pourrait s'étayer au besoin.

—Je ne suis pas homme à vous faire l'objet d'une

mystification, et je ne suis pas encore assez vieux pour radoter, me disait celui à qui la chose est arrivée, un magistrat bien connu dans les cercles littéraires et politiques du pays.

Or voici l'histoire telle que je la tiens de ses propres lèvres.

Elle remonte à plus de trente ans passés.

Le brave magistrat était alors journaliste à Sorel.

Un jour, il est invité avec sa famille aux noces d'une belle-sœur, et part pour Montréal après avoir laissé de la copie à ses imprimeurs, et leur avoir formellement défendu de prendre part à une espèce de fête, voyage de plaisir ou autre chose, qui devait avoir lieu le lendemain.

Comme à l'ordinaire, le mariage se fit le matin, et le déjeuner, très brillant, se prolongea assez tard dans l'après-midi.

Vers deux heures, après un bout de causerie joyeuse, et en attendant une course autour du Mont-Royal, projetée pour trois heures, le héros de mon aventure, qui avait sur la conscience une nuit de bateau à vapeur, se retira dans un boudoir, et s'étendit sur un canapé.

Au bout de quelques instants, il se leva tout énervé, et rejoignit les autres convives.

—Tiens, lui dit-on, vous n'avez pas dormi longtemps.

—Ma foi, non ; j'ai fait un vilain rêve ; j'en suis tout bouleversé.

—Pas possible ! quelle espèce de rêve ?

—Un rêve effrayant... j'ai été témoin d'un spectacle qui m'a terrifié.

Et il raconta son rêve.

J'étais à Sorel, sur la berge de la rivière, dit-il, et il me sembla voir deux de mes employés, un nommé Moysan et un nommé Lafontaine, qui se promenaient en chaloupe.

Tout à coup la houle produite par un bateau à vapeur les prend en flanc. La surprise leur fait faire un faux pas, une fausse manœuvre, que sais-je ?

Deux cris de détresse retentissent, et l'embarcation chavirée est entraînée par le courant, tandis que les deux malheureux se débattent en suffoquant et en appelant à l'aide.

J'ai cru les voir s'engloutir et se noyer, là, sous mes yeux, sans que ni moi ni personne, ayons pu nous porter à leur secours.

Cela m'a laissé une impression que je ne puis venir à bout de secouer.

—Bah ! ce n'est qu'un rêve.

—Ce n'est qu'un rêve, je le sais bien ; mais la chose a paru se passer devant moi si distinctement, et avec une telle lucidité de détails, que je ne puis m'empêcher d'en être étrangement frappé.

Je pris sur moi, cependant, ajouta mon ami le magistrat, en poursuivant son récit.

Nous fîmes notre promenade en voitures, et, tout naturellement, je finis par ne plus penser à mon cauchemar.

Le fait est que je l'avais entièrement oublié, lorsque, le lendemain matin, vers dix heures, je rencontrai, dans la rue Saint-Gabriel, un de mes voisins de Sorel, qui sortait de l'Hôtel du Canada.

—Savez-vous ce qui s'est passé, hier, à Sorel ? me dit-il en venant à moi ; avez-vous appris le terrible accident ?

—Non ; qu'y a-t-il ?

—Deux de vos typographes, Moysan et Lafontaine, se sont noyés hier, vers deux heures de l'après-midi. Et il me raconta les détails.

C'était exactement tout ce que j'avais vu dans mon rêve de la veille.

Comme vous le pensez bien, je ne manquai pas de rapporter cette nouvelle aux personnes à qui j'avais raconté le rêve.

Parmi elles se trouvaient le docteur Meilleur, alors surintendant de l'Instruction publique.

C'était, comme vous le savez, un esprit d'élite, un penseur et un savant.

Il me déclara qu'il croyait fermement aux rapports des esprits entre eux, et me fit une longue et intéressante dissertation sur le sujet.

Or, de toutes les personnes dont j'aurais pu invoquer le témoignage à l'appui de ce que je viens de vous ra-

conter, fit en terminant l'auteur du récit, le docteur Meilleur est la seule qui ne soit plus de ce monde.

Toutes les autres sont pleines de vie, appartiennent à la meilleure société de Montréal et peuvent corroborer mot pour mot ce que j'avance.

Aux savants d'expliquer,

Serpolette

LA CANADIENNE

De taille moyenne, bien campée, le buste bien ressorti, droite comme une lame d'acier, flexible comme une épée de Tolède, souvent brune, rarement blonde, promenant son gai minois rose éclairé par des yeux toujours beaux, quelquefois magnifiques, la Canadienne arpente d'un pied sûr, Montréal son domaine.

La tête est bien rejetée en arrière, le nez est tendu au vent et elle s'avance crânement, les mains dans les poches. A sa seule vue on sent qu'un homme entier ne lui fait pas plus peur qu'à son ancêtre Serpolette.

Le costume fait bien ressortir les qualités de la race. Le manteau de drap, de coupe un peu homme peut-être, la toque hardiment plantée sur l'oreille, indiquent bien le sang des vaillantes petites Françaises qui en cent ans ont presque décuplé la population franco-canadienne.

Tout dans la Canadienne respire la santé et la gaieté. C'est là d'ailleurs le fond de son caractère. Caractère un peu insouciant peut-être comme celui de toute jeunesse heureuse, née sur un continent neuf où elle n'assiste pas aux duretés, aux luttes, aux misères, aux chagrins du *struggle for life* de l'ancien continent.

L'avenir lui apparaît tout en beau, elle sent autour d'elle sa patrie qui grandit chaque jour, qui s'élargit, qui s'enrichit chaque année et son esprit se détend insouciant pour s'épanouir en toute liberté.

Sa gaieté, son entrain éclatent malgré elle. Voyez les Canadiennes sortant le samedi de la matinée et descendant en ville pour faire un tour de rue Saint-Jacques.

Vous les rencontrez par bandes dans le Beaver Hall qu'elles descendent de front, en caquetant et déchirant à pleines dents les passants qui les croisent ou ceux qui les dépassent.

Malheur à celui qui s'expose à cet aréopage ou que la malchance amène à affronter ces juges implacables.

D'aussi loin que l'essaim espiègle l'a aperçu, il est passé en revue par trois ou quatre paires d'yeux malins qui ne pardonnent pas.

De la pointe de ses bottes au sommet de son chapeau, il est saisi, coté, mesuré, apprécié et jugé.

Le pauvre passant incapable de soutenir sans broncher l'inspection dont il est l'objet, mâchonne son cigare, baisse les yeux et renforce ses gants.

Tout-à-coup un éclair a traversé la bande. L'une des promeneuses a poussé le coude de sa voisine et soufflé un mot.

Comme une traînée de poudre, le mot fait le tour de la bande et tous les yeux se sont fixés impitoyables sur le point défectueux de la personne ou de la toilette du pauvre passant.

Le malheureux a sans doute le nez rouge ou son nœud de cravate est défait.

Il ne s'en doute pas et continue à s'avancer sous une batterie de regards narquois.

Les joues sont tendues, les yeux brillent, toutes se serrent l'une contre l'autre pour ne pas laisser échapper l'envie de rire qui les étouffe.

La victime est passée, et tout-à-coup part comme une fusée un éclat de rire moqueur qui se communique de l'une à l'autre et fait retentir les échos des sons argentins qui sortent de toutes ces jolies bouches impitoyables.

Le malheureux passant cherche et recherche quel est le point qui a pu faire rire ces jeunes têtes, et celles-